

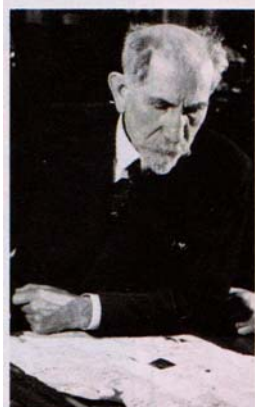
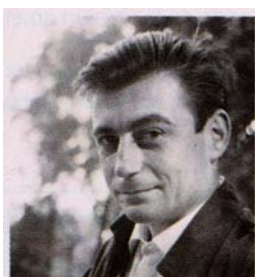
Pendant tout l'été, une personnalité nous raconte les rencontres qui l'ont marquée au point d'infléchir ou même de bouleverser le cours de son existence. Cette semaine, l'académicien se souvient de François Périer, Charles Maurras, Kléber Haedens, coco Chanel...

MICHEL DÉON

"Ceux qui ont changé ma vie"

Décrite dans *Mes Arches de Noé* (Folio), la scène se déroule dans la cour d'école du lycée Janson-de-Sailly. Michel Déon - qui se prénomme alors Edouard - n'a pas encore 15 ans, mais quelques convictions politiques et des goûts littéraires affirmés. Orphelin d'un père haut fonctionnaire qui fut ministre à Monaco, il a grandi sans frère ni soeur, et le futur résident de Madère et Spetsai s'est déjà construit un imaginaire insulaire en dévorant des romans comme *Robinson Crusoé*. Dans ce lycée bourgeois du XVI^e arrondissement de Paris où il n'est pas rare de voir des élèves descendre d'une voiture de luxe avec chauffeur avant de pénétrer dans l'établissement, il a pour bon camarade un certain François, boursier aussi brillant en mathématiques que fervent militant royaliste. Ce 7 février 1934, lendemain d'une journée au cours de laquelle la police a réprimé dans le sang une manifestation des ligues nationalistes aux allures d'émeute (15 morts et près de 1500 blessés), le garçon aux yeux sombres et à la voix bientôt célèbre lui tend la petite carte bleue de membre de l'association des lycées d'Action française : « *Cette fois, j'espère que tu as compris.* » Déon la saisit et tend cinq francs en échange.

Deux ans plus tard, les deux lycéens sont séparés par la vie. Ils se reverront peu, mais deviendront pareillement célèbres. A 20 ans, en 1939, François Périer apparaît sur un grand écran (*Hôtel du Nord*). Clair, Christian-Jaque, Fellini, Melville, Tavernier feront plus tard appel à lui ; les plus grands théâtres parisiens aussi.



C'est le futur grand acteur François Périer (en haut), qui invita Michel Déon à rejoindre l'Action française le 7 février 1934. Quelques années plus tard, il passera des nuits entières à l'imprimerie du quotidien monarchiste aux côtés de Charles Maurras (ci-dessus), qu'il considérait comme le père qu'il n'avait plus.

Déon, lui, n'a pas encore choisi la voie de la littérature : le voilà dans la mouvance de l'Action française. « *Cette rencontre avec François Périer a incliné ma vie vers un destin qui l'a marquée pour toujours* », dit-il, quatre-vingts ans plus tard, dans un restaurant italien de Saint-Germain-des-Prés, tout près du Café de Flore où se réunissaient, avant 1908, les fondateurs de l'AF.

A la fin des années 30, inscrit en faculté de droit, il passe plusieurs nuits par semaine à l'imprimerie du quotidien monarchiste, rue du Jour. Dans l'odeur d'encre et le staccato des linotypes, il apprend à mettre en pages les articles de Maurras et des autres. « *Encore aujourd'hui, j'éprouve la nostalgie du plomb. Ces nuits furent très formatrices d'un point de vue professionnel mais aussi humain. Je m'entendais merveilleusement avec les ouvriers qui travaillaient là. De vrais anarchistes, mais tellement attachés à leur métier qu'ils ne voyaient aucun inconvénient à monter un journal défendant des valeurs souvent opposées aux leurs.* » Et puis il y avait le Maître, retouchant méticuleusement ses éditoriaux, veillant jusqu'au petit matin aux destinées de son journal. « *Ce fut une rencontre décisive à plusieurs points de vue. D'abord, parce que Maurras remplaça, à mon adolescence, le père que je n'avais plus. Nos relations étaient d'ordre filial.* » Qui sait que le penseur royaliste composa même une ballade célébrant la pipe de son jeune disciple ? « *Mais, bien finis nos temps torpides, / Soyez bourrée, ô Sucre, ô Miel / Des chaudes herbes nicotides / PRINCESSE, pipe de Michel* »... Sans doute Déon trouvait - il des choses qui lui déplaisaient chez Maurras. Mais du moins le garçon de 20 ans jugeait-il son enseignement précieux. « *Dans le journalisme, répétait-il, l'important est de dégager dans*



ELÈNE BAMBERGER POUR LE FIGARO MAGAZINE

chaque chose le propre de l'essence. Quant à ses analyses de la marche du monde et à ses réflexions sur la diplomatie, elles étaient d'une justesse inouïe. Quand la France se fourvoie aujourd'hui dans ses initiatives internationales (récemment la Libye ou la Syrie), je ne peux m'empêcher de penser à lui. »

A l'époque, Maurras est le maître à penser d'une grande partie de la droite intellectuelle française. Autour de lui gravitent des jeunes gens brillant comme des papillons autour d'une lumière. Parmi eux, Kléber Haedens. Déon et lui se retrouvent, en 1942, à Lyon, attachés au secrétariat du vieux chef monarchiste. « Je détestais cette ville, mais Kléber m'a rendu ces deux années joyeuses. Il était toujours d'une élégance rare, s'exprimait avec une clarté dont j'essaierais, plus tard, de m'inspirer. Il me guidait aussi dans mes lectures et ne se trompait jamais. Nous sommes restés très proches jusqu'à sa mort, et je sais qu'il a beaucoup oeuvré pour que j'obtienne *l'Interallié* en 1970, pour *Les Poneys sauvages* *.

Après la guerre débute la véritable carrière littéraire de Michel Déon. Elle sera elle aussi jalonnée de rencontres, mais aucune ne s'avérera réellement décisive. Paul Morand ? « J'avais le plus grand respect pour son oeuvre romanesque. Mais il y avait une certaine distance entre nous. » Nimier ? « Contrairement à la légende, nous n'avions



ROGER VOLLET

Sous le soleil de Kléber Haedens. C'est à l'auteur d'« Adios » que Michel Déon doit, selon lui, une grande partie de ses goûts (et de ses dégoûts !) littéraires.

pas d'atomes crochus. Sa prétention m'exaspérait ». Ses vrais amis ont alors pour noms Jacques Laurent et Antoine Blondin. Et Jacques Chardonne, croisé un matin de 1951, à la Rhumerie, en compagnie d'André Fraigneau. « Avec Chardonne, j'ai tissé des relations amicales, mais il ne m'a jamais donné de conseils. Si : celui de ne pas écrire pendant dix ans, mais je crains que ce ne fût afin d'avoir un concurrent en librairie en moins ! »

Déon croisera d'autres géants des arts et des lettres avant d'en fréquenter quotidiennement sous la coupole de l'Institut. Lawrence Durrell, Graham Greene (« hélas peu loquace »). Cocteau (« une conversation éblouissante, mais il était malheureusement écrasé sous les flatteries et les compliments. ») Et Coco Chanel : « J'ai passé deux ans à ses côtés et appris beaucoup d'elle sur les relations humaines. Elle avait un caractère difficile, mais fut toujours aimable avec moi. » Et ce jusque sur son lit de mort ! « Dites à Michel qu'il est le seul homme dont je n'ai jamais dit de mal », lâcha-t-elle à sa confidente dans son dernier souffle. Plus de quarante après, le vert Michel Déon rougit presque encore de l'hommage. . .

JEAN-CHRISTOPHE BUISSON

* La version rééditée des *Poneys sauvages* avec les corrections de l'auteur vient de paraître en poche, chez Folio.